



ROAD-TRIP MUSICAL À NYON
Originaire de Berne, Labrador City pratique une pop rêveuse aux mélodies ouatées qui s'épanouit entre guitares, synthétiseurs, chœurs et une voix haut perchée. Début du concert ce soir à 22h au bar La Parenthèse.

LE MAG

RENCONTRE Elyan Anderson évoque ses aventures musicales.

Ingénieur fan de Phil Collins

FABIENNE MORAND
fmorand@lacote.ch

Un musicien ingénieur ou un ingénieur musicien, difficile pour Sébastien, alias Elyan Anderson, de mettre une de ses deux passions en avant. Cet originaire de Savoie (France) est arrivé en Suisse en 2006 où il a notamment travaillé durant huit ans dans une entreprise biomédicale de la région morgesienne où il vit avec sa femme et ses deux garçons. Aujourd'hui il s'épanouit dans une entreprise horlogère genevoise où il s'occupe de tout l'opérationnel.

La musique et la technique, Elyan Anderson les a mariés pour son projet de fin d'études. Avec des copains de cours, ils ont repris le spectacle «The Wall» des Pink Floyd, où il était batteur chanteur et responsable de cette aventure. «Le 17 juin 1997, nous avons accueilli 4000 personnes sur un soir lors de la représentation en plein air dans l'abbaye de Cluny. Nous avons réussi à faire que ce projet serve de travail de fin d'année à plusieurs d'entre nous», précise ce tout jeune quadragénaire. Car sans technique, impossible d'offrir un show musical de cette envergure.

Une rencontre à Gland

Cet amour du son et de la création, Elyan Anderson l'a depuis tout petit: «J'ai baigné dans un univers musical.» Son papa musicien et ses trois grandes sœurs mélomanes l'ont fait notamment découvrir Dire Straits, Simple Minds et Pink Floyd. Mais la révélation lui vient vers l'âge de 8 ans quand il entend «In The Air Tonight» de Phil Collins. Un musicien qu'il rêve un jour de rencontrer et qui l'influence pour l'écriture d'une chanson «The



Elyan Anderson, de son nom de scène, ici chez dans les hauts de Morges, entouré des tableaux réalisés par son épouse. SIGREFO HARO

Road You're On», qui figure sur son troisième album (le premier est sorti en 1997, de la World Music, le second, en 2001 est plus folk et acoustique).

Un regroupement de 18 chansons – principalement en anglais, mais aussi en français, italien et espagnol – qui est né d'une rencontre dans les studios, à Gland, Dinemec où l'ingénieur y organise un repas pour son ancien employeur. Au hasard d'une discussion, il rencontre un producteur et tout s'enchaîne. Des morceaux que l'artiste a composés et chantés sont écoutés à Londres, Elyan Anderson (nom de scène choisi en combinant les prénoms de ses fils et celui de son

père) décide de se lancer dans l'aventure, trouve des sponsors et effectue plus de 20 allers-retours, entre août 2012 et mars 2013, à Londres pour l'enregistrement, tout en continuant de travailler en Suisse. Puis l'album est mixé à Los Angeles avec une participation de musiciens qui ont enregistré leurs parties entre Londres, New York et Los Angeles.

Mais en mai 2013, malgré plusieurs visites au studio, Sony et Universal donnent une réponse négative: ils ne commercialiseront pas le CD. «Certes, il y a une partie de moi qui est un peu déçu, avoue-t-il. Finalement, je me retrouvais avec un album, mais pas commercialisé et en novem-

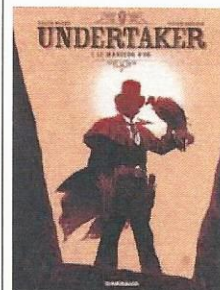
bre 2014 je décide d'en faire quelque chose.» Il le sort sur internet (iTunes et autres plateformes) via Blue Sugar, un label qu'il a créé. «Depuis, mes chansons comptabilisent plus de 70 000 passages sur les radios internet du monde. Une des chansons a même été retenue dans une compilation aux USA», précise-t-il.

L'artiste, qui tient à garder un certain anonymat, décide d'apporter une touche différente à ces 18 chansons: tous les bénéfices de l'album seront reversés à des œuvres caritatives dans les pays où les morceaux sont achetés. Pour la Suisse, il est en contact avec plusieurs fondations. «Pourquoi reverser l'argent? Parce qu'après

cette aventure, je me suis dit que je pouvais apporter quelque chose pour les autres», poursuit celui qui travaille sur un quatrième album qui sera davantage acoustique et folk, mais dont l'inspiration continuera de lui venir des relations humaines «basées sur le vrai, sur les valeurs saines et non sur ce que nous voyons dans les tabloïds et publicités». La vie de couple et le monde qui l'entoure sont également sources d'inspiration. ©

INFO
Ecouter des extraits de l'album:
itunes.apple.com/album/id953217520
Facebook:
www.facebook.com/elyan.anderson
Site internet:
www.elyananderson.com

BD
Un croque-mort héros de western



Western atypique aux allures de road-movie, «Undertaker» offre pour une fois le premier rôle à un croque-mort. James Crow est un itinérant qui, à bord de son corbillard et avec comme seul compagnon un voutour blessé, se rend d'un lieu à l'autre pour s'occuper de funérailles. Bel homme, mystérieux, misanthrope et doté d'un humour noir, il déclare d'emblée en parlant de son métier: «Les gens ne nous aiment pas. Et c'est tant mieux. Je ne les aime pas non plus».

Mais cette fois, la donne est surprenante. Convoqué à Anoki City, il découvre que Joe Cusco, un millionnaire et ancien mineur, fait appel à lui de son vivant pour l'enterrer le lendemain dans la mine qui a fait sa fortune. Lassé d'une maladie qui le ronge, il entend se suicider au curare. Détail piquant, il va auparavant se gaver de ses pépites d'or afin d'emporter son trésor avec lui. Lorsque le secret est éventé, les mineurs furieux se révoltent et veulent éradiquer le magot. Le voyage va être mouvementé, ponctué de bagarres, poursuites et violence. La narration de cet inquietant western est maîtrisée avec une rare habileté, en parfaite osmose avec un graphisme expressif et dynamique. © FGE

INFO
«Undertaker – Le mangeur d'ors», Dorison et Meyer. Éditions Dargaud.

LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE par Daniel Bujard

William Alexander Morgan, l'Américain castriste

La photo de couverture est saisissante. Elle a été prise le 5 mars 1960 à La Havane lors de la grande marche en faveur des victimes de la double explosion, dans le port de la ville, du cargo français «La Coubre», chargé d'armes en provenance de la Belgique. Des armes livrées pour soutenir la révolution castriste. On avait alors soupçonné la CIA d'être à l'origine de cet attentat qui avait fait 75 morts et 200 blessés.

Sur le cliché, on aperçoit les principaux leaders de la révolution cubaine: le jeune Fidel Castro, Che Guevara et son inséparable béréte révolutionnaire et tout à droite, un certain William Alexander Morgan, le personnage de

cette biographie signée par le journaliste David Grann, «The Yankee Commandante».

Né en 1967, David Grann a commencé sa carrière au Mexique avant de travailler pour plusieurs quotidiens américains prestigieux. Journaliste au «New Yorker» depuis 2003, il nous propose un portrait hors du commun en retraçant le parcours de William Alexander Morgan. Un drôle de client que ce baroudeur farouche et volontiers tête brûlée. Issu d'un milieu sans histoire, il décroche de la scolarité très jeune pour se lancer dans le banditisme. Attiré par l'aventure, il fait irruption à La Havane en décembre 1957 à l'âge de vingt-neuf ans. Surpris par l'arrivée de ce «gingo» aux

allures étranges, Castro, qui avait entamé son mouvement révolutionnaire un an plus tôt en débarquant à Cuba, n'est encore qu'un insignifiant chef de bande. Néanmoins, il s'étonne de la détermination de Morgan qui, à cette époque, ne parle pas encore espagnol. «L'Américain monta rapidement en grade et commanda d'abord une demi-douzaine d'hommes, puis une colonne plus importante, et finit par superviser plusieurs kilomètres carrés du territoire occupé par les rebelles [...], écrit David Grann.

Tout l'intérêt de ce texte réside notamment dans l'évocation d'un homme à la vie aventureuse, semblable dans son engagement politique à celle d'Ernest

Hemingway. Mais ce petit livre résonne aussi et surtout grâce à la qualité du travail journalistique réalisé par David Grann. Fouillé, objectif, précis dans son argumentaire, l'angle choisi par le journaliste américain permet de comprendre en un peu plus de cent pages les tenants et les aboutissants du sac de nœuds cubain. Par exemple: l'implication de la mafia dans la révolution castriste qui, grâce à son retour de veste, a favorisé la venue de Castro au pouvoir, ou encore le fait que ce dernier, contrairement à son frère Raúl et à Che Guevara, avait exprimé, du moins au début du mouvement, peu d'intérêt pour le marxisme-léninisme. Des éléments qui fi-

gurent comme autant de détails au compte de cet excellent ouvrage. Approché et surveillé par les services secrets américains, Morgan est déchu de sa nationalité américaine avant d'être soupçonné par Castro d'agir comme agent à la solde des Américains.

Le 11 mars 1961, soit deux ans après que Morgan eut aidé à renverser le dictateur Fulgencio Batista, le «leader Maximo» fait fusiller Morgan. «En 1957, alors que Castro était encore largement perçu comme un champion de la démocratie, Morgan avait quitté la

Floride pour Cuba d'où il avait gagné la jungle et joint les rangs des guérilleros. Un observateur dira de lui: «C'était un peu Holden Caulfield (ndlr: le personnage adolescent du roman de Salinger «L'Attrape-cœurs») avec un fusil [...].» Une citation qui résonne comme un hommage ému à un compatriote idéaliste et magnanime au parcours de vie iconoclaste. ©



INFO+
«The Yankee Commandante», de David Grann, c/o Allia, 127 p.